

tuousement; votre incognito est désormais inutile, vous êtes ici au milieu de gens dévoués.

— Je le sais, aussi je n'hésite pas à suivre votre conseil, répondit l'inconnu en se débarrassant de son manteau et de son feutre qu'il jeta loin de lui.

— Monsieur Stéphane ! s'écrièrent tous les Jacques d'une seule voix,

— Oui, messieurs; Stéphane de Montbrun, votre ami, qui répond à l'appel que vous lui avez adressé, et qui vient au milieu de vous, reprit le gentilhomme d'une voix calme et accentuée.

Les chefs se levèrent alors tumultueusement et s'empres- sèrent joyeusement autour de lui.

Stéphano de Montbrun avait alors vingt-deux ans au plus; c'était un fier et beau jeune homme, d'une taille élevée, bien pris et de manières élégantes; il était entièrement vêtu de velours noir, portait une longue rapière à poignée d'acier bruni, et deux pistolets à la ceinture; il n'avait d'autre arme défensive que cette cuirasse légère nommée hausse-col, sans laquelle à cette époque de troubles, on marchait rarement.

Son front large, ses yeux noirs bien ouverts, aux rayonne- ments magnétiques; son nez recourbé en bec d'aigle; sa bouche grande, garnie de dents éblouissantes; sa fine moustache bruno coquettement retroussée; son menton carré, à demi-caché par sa royale; les lignes pures et accentuées de ses traits, donnaient à son visage une expression puissante.

On sentait, en regardant ce fier jeune homme, qu'il y avait en lui une énergie sans bornes et une indomptable volonté.

En ce moment il était pâle mais calme; le corps rejeté en arrière, la tête tournée de trois-quarts; de la main gauche il jouait avec la poignée de sa rapière, tandis que de la droite il caressait sa moustache.

— Prenez place, monsieur, lui dit Jean Ferré, vous êtes à jeun sans doute ?

— Je vous l'avoue, répondit gaiement le jeune homme; je suis parti ce matin à huit heures de chez moi, et, depuis lors, je n'ai eu le temps de rien prendre, tant j'avais hâte de me trouver au rendez-vous que vous m'aviez donné.

Et, sans plus de cérémonies, il commença à manger de bon appétit.

Les Jacques étaient charmés de ces manières franches et sympathiques.

Le jeune homme remplit son gobelet jusqu'aux bords et, le levant presque à ses lèvres;

— Messieurs, dit-il, je bois à l'extinction des privilèges, à l'égalité et à la justice pour tous ! Faites-moi raison, mes maîtres !

Les chefs répondirent avec enthousiasme à cette santé qui le faisait un des leurs; et le repas continua.

Seulement, il eut été facile au regard exercé d'un observa- teur de reconnaître que le jeune homme jouait un rôle; parfois un tressaillement nerveux passait sur son visage pâle, ou un éclair sombre illuminait soudain son regard.

Sans doute il ne se dissimulait pas la portée de l'acte qu'il faisait en ce moment; il en avait depuis longtemps calculé toutes les conséquences terribles.

Ce défi, si franchement jeté à la noblesse à laquelle il appar- tenait et dont il se séparait ainsi violemment, sans espoir de re- tour; cette barrière infranchissable qu'il élevait entre lui et sa caste qu'il reniait, en pactisant avec les révoltés; étaient la suite de longues méditations et d'une résolution irrévocablement prise dans son esprit, mais dont il souffrait intérieurement; car il n'ap-

portait dans le parti qu'il embrassait, ni conviction, ni espoir, ni désir de le voir réussir.

Quel motif assez puissant l'avait poussé dans la voie terri- ble où il se jetait tête baissée ? Peut-être n'aurait-il pas osé se l'avouer à lui-même et n'obéissait-il à son insu qu'à l'aiguillon acéré de la passion arrivée au paroxysme du désespoir.

Quoi qu'il en fut, nul, si ce n'est Jean Ferré qui l'observait à la dérobée avec une joie narquoise et méchante, ne s'aperçut de l'état de son âme; tous les chefs prirent pour argent comptant, les paroles joyeuses qui parfois lui échappèrent pendant le cours du repas.

Ils discutèrent ainsi longtemps le verre en main. Enfin, Jean Ferré qui ne perdait pas de vue le but principal de la réunion, et savait combien il était important de prendre une ré- solution définitive, ramena la conversation qui s'égarait de plus en plus, au point où il voulait la placer.

— Mes chers compagnons et associés, dit-il en frappant du pommeau de son poignard sur la table pour réclamer l'attention, à présent que notre souper est terminé, laissons, je vous prie, pintes et gobelets que nous aurons le loisir, plus tard, de fêter tout à notre aise, et venons au sujet qui a motivé notre réunion de ce soir.

Les Croquants repoussèrent aussitôt les plats, les assiettes et les gobelets au milieu de la table, et se tournèrent vers le chef des insurgés du Limosin, car telle était la position élevée occu- pée par Jean Ferré dans la révolte.

— Nous vous écoutons, dirent-ils d'une seule voix.

Jean Ferré se leva, promena un regard calme sur ses audi- teurs, et il reprit :

— Je ne vous parlerai pas des progrès de notre soulèvement; vous tous, qui avez bravement coopéré de vos bras, de votre in- telligence et de votre sang dans l'accomplissement de nos projets, vous savez, mes braves, compagnons, les magnifiques résultats qu'il y a quelques mois à peine nous avons obtenus. La révolte commencée par quelques paysans sans appui et presque sans res- sources embrasse aujourd'hui trois provinces; bientôt elle englo- bera, j'en ai l'espoir, la France toute entière; plus de cinquante mille hommes, braves, dévoués, résolus à obtenir justice mar- chent à notre suite; nous sommes une puissance avec laquelle le gouvernement est contraint de compter; mais la partie la plus ardue de notre tâche commence; jusqu'à présent nous n'avons lutté que contre des forces minimes, mal armées, plus mal com- mandées et n'ayant entre elles aucune cohésion; nous les avons facilement vaincues et dispersées.

— Eh ! bien ? demanda un des chefs.

— Silence ! écoutez, laissez-le parler ! s'écrièrent les autres qui étaient évidemment intéressés par cet exorde si froid et si net.

— Aujourd'hui, reprit Jean Ferré, il nous faut lutter, non- seulement avec les armes, mais encore avec l'intelligence. Le gou- vernement s'est enfin réveillé de son long sommeil; le roi qui est bon, et qui, dans le commencement, reconnaissait la justice de nos droits, et même appuyait moralement nos réclamations, en nous laissant pleine liberté d'action; le roi, dis-je, trompé par les gens qui l'entourent, et dont l'intérêt est naturellement opposé au nôtre, circonvenu par nos ennemis, c'est-à-dire, par la haute no- blesse du royaume, dirige des forces considérables contre nous. Cette fois nous nous trouverons face à face avec de vieux soldats, commandés par de bons généraux; la lutte sera terrible, mortelle, mais surtout glorieuse pour nous, si nous sommes vainqueurs.